Retrouver ce titre sur Numilog.com

Miguel Angel Asturias

par Claude Couffon

Poètes d'aujourd'hui • Seghers

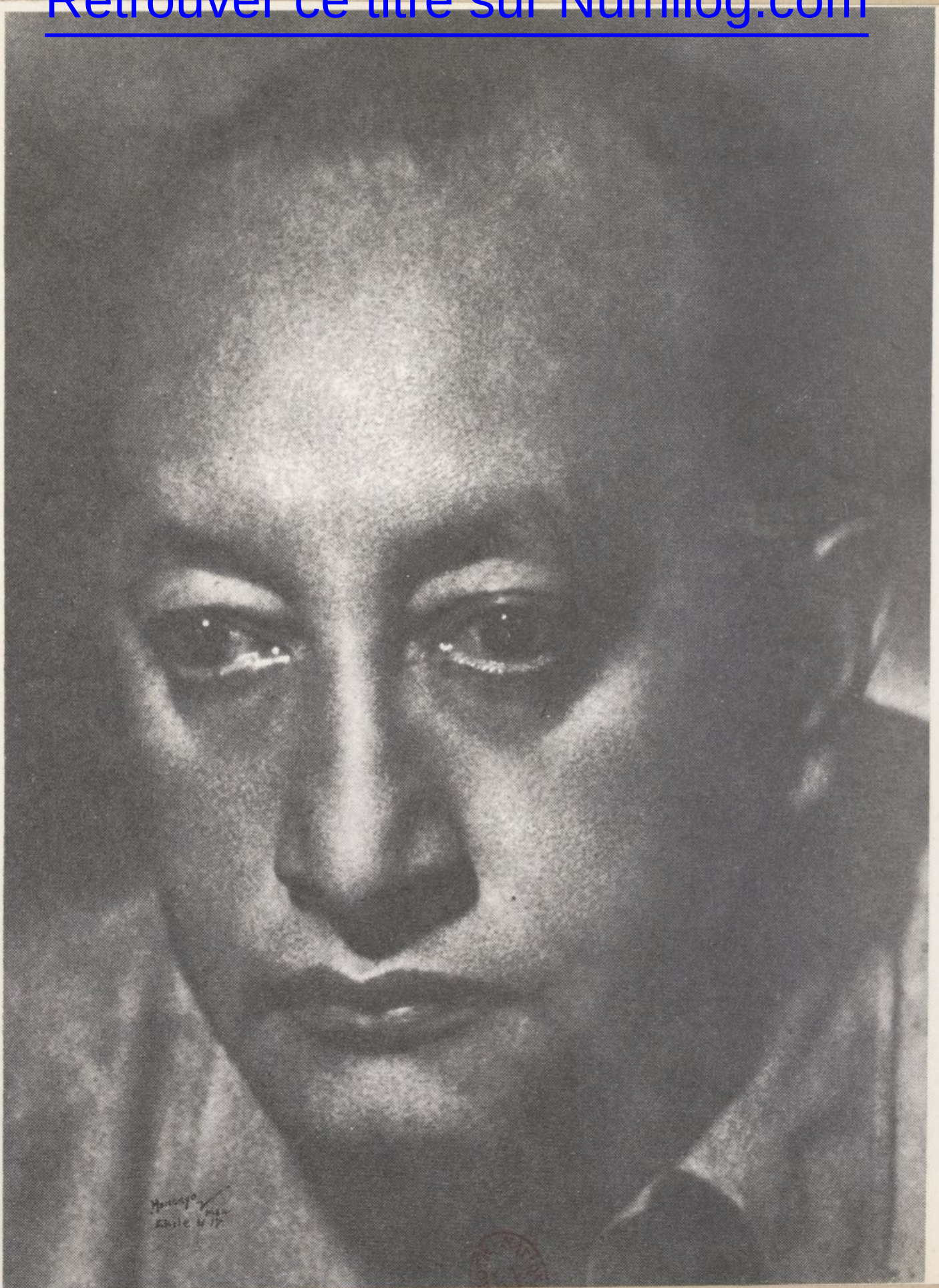
troduction • Choix de Textes • Bio-bibliographie • 40 illustrations

Retrouver ce titre sur Numilog.com

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

16° Ye
HH 1
(196)

Retrouver ce titre sur Numilog.com



Retrouver ce titre sur Numilog.com

POÈTES
d'aujourd'hui
196

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

une étude de **CLAUDE COUFFON**
avec un choix de poèmes
quarante illustrations
une chronologie bibliographique :
MIGUEL ANGEL ASTURIAS et son temps

EDITIONS PIERRE SEGHERS

BL - 20 7 1970 - 12661

Retrouver ce titre sur Numilog.com

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

A Grenade, sur les pas de García Lorca.
Nicolás Guillén (Collection « Poètes d'aujourd'hui »).
Rafael Alberti (Collection « Poètes d'aujourd'hui »).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Orihuela et Miguel Hernández, Centre de Recherches de l'Institut d'Etudes Hispaniques, Paris.
Histoires et légendes de l'Espagne mystérieuse, Tchou.

Directrice de Fabrication : AGNÈS CAROT
Assistante : GISÈLE MOTTANT

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS
© ÉDITIONS SEGHERS, PARIS, 1970.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

par
CLAUDE COUFFON

LES JEUNES ANNÉES

Les origines • Son nom évoque l'un des plus vieux royaumes d'Espagne. Physiquement, pourtant, c'est à l'ancêtre indien, au dignitaire des bas-reliefs et des poteries mayas que l'on songe en regardant cet homme impassible, massif, aux yeux obliques, aux paupières proéminentes, au nez busqué écrasant le croissant pulpeux des lèvres qui s'ouvrent parfois sous la cascade d'un rire inattendu. J'ai parlé de dignitaire sans doute parce que Miguel Angel Asturias est diplomate. Mais il serait plus exact de le comparer au conteur de la tribu, ce *gran lengua* dont la parole égrène en métaphores et en phrases magiques les mystères d'un rêve éternel qui se retranche dans l'impénétrabilité d'un regard lointain.

Les Asturias arrivèrent au Guatemala aux environs de 1770. Le premier fut don Sancho Álvarez de las Asturias, présenté par le romancier dans sa « Légende de la cloche défunte ». Il venait d'Oviedo, la ville des fondeurs de cloches, et fut alcade de la cité de Guatemala. Lettré, il a laissé un volume de mémoires intitulé *Graine de Moutarde*. Don Sancho se référait ainsi à la parabole du grain de sénevé, la plus petite des semences qui, lorsqu'elle a poussé, devient un arbre immense à l'ombre duquel se reposent les

Retrouver ce titre sur Numilog.com

oiseaux du ciel. Le fondateur était persuadé que la graine asturienne grandirait en terre guatémaltèque et donnerait un tronc solide. Il avait raison. Ses descendants se mêlèrent aux indigènes et se multiplièrent. Durant l'époque coloniale, ils intervinrent dans l'histoire du Guatemala et quelques-uns participèrent au mouvement d'indépendance de 1821. Certains étaient fonctionnaires, mais la plupart exploitaient des haciendas et élevaient des chevaux.

Le grand-père du romancier, José, possédait de nombreuses maisons dans la capitale et vivait de ses rentes. Son père, Ernesto, était avocat. Il avait épousé une institutrice de famille modeste et provinciale, María Rosales, avec laquelle il vivait sous le toit paternel, au 13 de la Treizième Avenue Nord. C'est là que naquit Miguel Angel Asturias, le 19 octobre 1899.

Depuis un an, le destin du Guatemala était entre les mains du dictateur Manuel Estrada Cabrera, qui persécutait les milieux libéraux rebelles. Ernesto Asturias dut renoncer à plaider et sa femme à enseigner. Afin d'échapper à la surveillance de la police, le ménage Asturias prit, en 1903, la décision d'aller s'installer à Salamá, une petite ville tranquille où le beau-père de María, le colonel Gavino Gómez, avait des propriétés. Ernesto Asturias pensait que l'isolement géographique de Salamá devait lui permettre d'exercer avec plus de liberté sa profession d'avocat. Ce fut possible, en effet.

Salamá • Au cœur du Guatemala s'étend la province de la Vera Paz que le dominicain Bartolomé de Las Casas conquit pacifiquement au XVI[e] siècle (Asturias en fera le héros de sa pièce *L'Audience des Confins*[1]). Deux départements fort différents d'aspect la constituent. La Alta Verapaz est verte et riche ; la Baja Verapaz est

1. *La Audiencia de los Confines*, éd. Ariadna, Buenos Aires, 1957.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Lola Reyes, la domestique de son enfance. Elle apparaît dans presque tous ses romans. Elle est le personnage de Tomasa dans *Soluna*.

Catarino. Il lui apprit à monter à cheval et lui fit faire, enfant, de longues promenades.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

désertique, avec des sierras nues, des bois qu'il faut défricher et brûler pour semer le maïs, des rivières presque à sec en été et exubérantes en hiver.

Salamá est le chef-lieu du département de la Baja Verapaz. A l'époque où les Asturias s'y établirent, c'était un bourg modeste constitué par une rue principale, très longue, bordée de cocotiers qui bruissaient brusquement quand le vent se levait. Là vivait une petite bourgeoisie de fonctionnaires et de commerçants, là se trouvaient les grands magasins des Allemands qui vendaient des outils de labour et des harnais pour les chevaux, quand ils ne faisaient pas le commerce du grain. A l'extrémité de la rue, on voyait le pont et la rivière, l'Orotapa, qui, en d'autres temps, avait abrité de l'or dans ses sables. Asturias se souvient d'une boutique que deux vieillards goitreux tenaient non loin de la rivière. C'est cette image lointaine de Salamá qu'il nous livre, sans nommer le bourg et en le fondant avec l'ancienne cité de Guatemala, dès la première page des *Légendes du Guatemala* :

La charrette arrive au village, un tour de roue hier, un tour aujourd'hui. Au pied à terre, où aboutissent la rue et la route, se trouve la première boutique. Ses propriétaires sont vieux, ils ont le goitre, ils ont vu des choses d'épouvante : des fantômes, des esprits errants, ils racontent des miracles, et ils ferment leur porte au passage des Bohémiens, ces voleurs d'enfants, qui mangent du cheval, causent avec le diable et fuient devant Dieu.

La rue sort, comme la lame d'une épée brisée, du poing de la place. La place n'est pas grande, resserrée qu'elle est dans le cadre de ses vieux portails, si nobles, si vieux !...

En été, les arbres s'effacent dans leurs feuilles jaunes, le paysage paraît nu, clair comme un vieux vin dépouillé ; et, en hiver, la rivière gonfle et emporte le pont[1].

1. Traduction de Francis de Miomandre, *Les Cahiers du Sud*, Marseille, 1932.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Une fois passé les quartiers pauvres, la campagne s'ouvrait avec ses champs de maïs et ses élevages de chevaux. Gavino Gómez, qui inspectait ses domaines, emmenait l'enfant monté sur un petit cheval qu'il attachait à la selle de sa propre monture. Parfois, un Indien le transportait en croupe. Ainsi, au fil des jours, la vie rurale avec ses rites, ses coutumes, ses traditions, ses croyances, se découvrait-elle à l'enfant qui ne comprenait pas toujours ce que ses yeux voyaient, mais qui enregistrait des scènes auxquelles plus tard sa mémoire donnerait une merveilleuse dimension romanesque. Dans *Hommes de maïs,* par exemple, le paysage, les travaux et la société archaïque de Salamá sont partout présents. Les après-midi de grand soleil ou de trop longues randonnées, Gavino Gómez confiait l'enfant à ses fermiers indiens ou métis. Avec les petits Indiens, celui-ci apprenait à fabriquer des statuettes d'argile. C'est sans doute à cette distraction de son enfance qu'Asturias a songé quand, romancier d'*Une certaine mulâtresse,* il métamorphose Niniloj, l'épouse de Yumí le paysan, en figurine de crèche.

Guatemala • Dans le courant de l'année 1907, la famille Asturias quittait Salamá pour regagner la capitale. Miguel Angel fit le voyage à cheval, seul avec un jeune serviteur. L'expédition l'impressionna :

Le chemin était des plus accidentés et ne pouvait être parcouru qu'à cheval. Le voyage se faisait en deux étapes et, à mi-chemin, on dormait dans un endroit appelé La Canoa, plage située au bord d'un grand fleuve tumultueux. Après avoir descendu un étroit chemin taillé sur de profonds ravins, l'ascension jusqu'à la ville de Guatemala commençait. Cette montée prenait une journée entière ; toute une journée à escalader, sur des bêtes haletantes[1].

1. Cité par Atilio Jorge Castelpoggi, *Miguel Angel Asturias,* Ed. La Mandrágora, Buenos Aires, 1961.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

A Guatemala, les Asturias s'installèrent dans le quartier de la Candelaria. A l'ambiance indienne de Salamá succéda le confort douillet d'un foyer chrétien, dans une maison peuplée de christs et de vierges anciens et de lourds panneaux de bois sculptés représentant des épisodes de la vie des saints. Ce décor, que nous retrouverons dans certaines pages de *El Alhajadito*[1], ajoutait son mystère aux histoires de pirates, de fantômes, d'apparitions et de terribles épidémies de choléra que la grand-mère maternelle racontait infatigablement à l'enfant pour le distraire. Issues de la tradition espagnole sous leurs variantes, elles complétaient les légendes mayas entendues à Salamá, et dans lesquelles les animaux et les éléments familiers — le chat, le maïs, le charbon, la fumée, la cendre, le volcan, l'ouragan... — prenaient des dimensions fantastiques. Recueillies, modifiées par l'imagination fertile d'Asturias, les unes et les autres viendront s'insérer dans la trame de ses romans, accentuant souvent leur mystère poétique ; elles lui inspireront plusieurs légendes ; leur fantaisie verbale, à la fois savante et ingénue sera transcrite littérairement dans les petites pièces allégoriques qu'il intitulera « fantomimes » : *Rayito de Estrella, Émulo Lipolidón, Alclasán* et *El Rey de la altanería.*

Asturias avait appris à lire à Salamá ; il termina ses études primaires au Liceo Guatemala, puis fit ses études secondaires au Lycée national de garçons. Bachelier en 1916, il fréquenta d'abord l'Ecole de Médecine. Mais le jour où il aperçut des cadavres alignés sur les tables de dissection, il comprit qu'il n'avait pas la vocation. L'année suivante, changeant d'orientation, il s'inscrivait à la Faculté de Droit.

Le 25 décembre 1917, à dix heures du soir, une secousse violente accompagnée d'un grondement de tempête sous la terre arrachaient les Asturias à leur sommeil et les obligeaient à courir vers le patio. Sous une lune énorme — une lune qui semblait prête à tomber sur la terre, comme dans le chapitre final d'*Une certaine mulâtresse* —,

1. Ed. Goyanarte, Buenos Aires, 1961.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ils virent s'écrouler les murs de leur maison et ceux des maisons alentour. L'un des plus grands tremblements de terre qu'eût connus le Guatemala depuis la tragique année 1773 venait de ravager la capitale, sans faire heureusement beaucoup de morts. D'autres suivirent, le 29 décembre, et les 3 et 24 janvier 1918. Proclamant le 25 décembre Jour de la Providence, puisque celle-ci avait sauvé les habitants de la ville des rigueurs de la catastrophe, Estrada Cabrera exhorta la population à l'amour de la patrie, au culte du travail, à la concorde, à l'obéissance aux autorités, à l'esprit de sacrifice... et décréta la loi martiale, afin que l'ordre fût respecté. Vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc, l'un de ses émissaires distribuait les oboles présidentielles aux sans-abri.

Pour M.A. Asturias, ces cataclysmes marquent un tournant dans l'histoire du Guatemala, la fin d'une époque « patriarcale » et l'avènement d'une société nouvelle :

Toute l'armature d'une société construite sous les masques des convenances sociales tomba en miettes pour ne plus être reconstruite, de la même façon que les murs des temples, des palais et des maisons de la Capitale. Une autre vie allait commencer. Celle des gens hier si stricts, à l'intimité inviolée, vivant en commun dans des camps, sous des tentes improvisées[1].

En effet, après les séismes telluriques, le Guatemala allait connaître les séismes politiques. Dans toutes les sphères sociales, l'opposition à la dictature grandissait, la conspiration s'organisait, et le clergé lui-même, par la bouche du père Piñol incitait la population à exiger sa liberté. « Vous êtes un peuple et non un troupeau », déclarait l'évêque de Faselli dans sa Proclamation au peuple du Guatemala, en mars 1919. Le 1er janvier 1920, le Parti Unioniste se constituait et appelait tous les patriotes, sans distinction de foi ou d'idéologie, à grossir ses rangs pour rétablir la démocratie. Quelques semaines plus tard, « tout le peuple du Gua-

1. *In* Castelpoggi, *op. cit.*

Retrouver ce titre sur Numilog.com

A l'école primaire, religieuse (Asturias, sept ans, est le premier enfant debout, à gauche)

Etudiant, en avril 1922, à l'époque de la fondation de l'Université populaire

Retrouver ce titre sur Numilog.com

temala, affirme Julio Bianchi[1], était affilié au Parti Unioniste et l'autorité de sa direction était respectée sans l'ombre d'une hésitation dans tous les milieux de la république ». A l'Université, la revue *El Estudiante* menait le combat avec une virulence que la répression policière ne faisait qu'accentuer. Asturias, qui avait participé à sa fondation, comptait parmi ses principaux collaborateurs. Mais déjà le régime de *don Manuel* s'effondrait. Le 15 avril 1920, celui-ci était arrêté et jeté en prison. Cent jours d'action politique et une semaine d'opérations militaires avaient suffi à balayer une dictature qui paraissait ne devoir jamais prendre fin.

La liberté une fois retrouvée, les étudiants s'organisèrent en Association générale des étudiants universitaires. Sans renoncer à la politique, on revint alors à la littérature. Asturias qui, en 1918, avait publié ses premiers vers (quelques sonnets) dans les journaux *La Opinión* et *La Campaña*, collabore à la jeune revue *Cultura*. Dans *Cultura*, la « génération de 1920 », ainsi appelée à cause de son intervention efficace dans la chute du dictateur, se fait la plume en écrivant des vers à la manière des grands classiques espagnols, Garcilaso de la Vega ou Fray Luis de León. « Des exercices, des jeux littéraires », me dira plus tard Asturias. *Cultura* publie aussi des textes d'avant-garde, des poèmes où l'on s'inspire des écoles à la mode. On imite ainsi le Péruvien José Santos Chocano, l'aventurier des lettres, qui avait vécu la révolution mexicaine, tour à tour compagnon de Madero, de Carranza et de Pancho Villa, avant de se mettre plus fâcheusement au service d'Estrada Cabrera. On oublie cette regrettable attitude politique ; c'est le poète d'*Ame d'Amérique* qui séduit. Ces jeunes écrivains qu'il vit naître, qui l'admirent et le désapprouvent, Santos Chocano les appelle des « princes déconcertants et tolérants ». Ce qu'ils aiment en lui, c'est qu'il chante « l'Amérique, autochtone et sauvage » et qu'il reconnaît son ascendance indienne. Avec Santos Chocano, le problème indien est posé : c'est un dépossédé, un miséreux qui trime sur une terre qu'on lui a

1. Prologue à *¡ Ecce Pericles !* de Rafael Arévalo Martinez, Tipografia Nacional Guatemala, 1945.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

arrachée, mais dont la mystérieuse impassibilité n'est pas une « vile résignation » ; il attend l'heure où on lui rendra ses droits séculaires et où de grands écrivains — parmi eux, Asturias — révéleront la grandeur de son passé et la beauté de ses traditions.

En 1921, Asturias travaille à la thèse de doctorat qu'il consacre au *Problème social de l'Indien*. A l'Université, les premiers cours de sociologie avaient fait leur apparition et il les suivait, en même temps qu'il lisait les travaux des sociologues européens et nord-américains. La même année, il est délégué au premier Congrès international des étudiants qui se tient à Mexico. Il y rencontre les poètes étudiants mexicains, et notamment Carlos Pellicer et Jaime Torres Bodet. José Vasconcelos, à qui il parle de sa thèse future, l'encourage. En terre mexicaine, Asturias prend aussi contact avec une réalité nouvelle. La révolution, qui dure depuis dix ans, est trop longue, trop divisée pour être parfaite, et pourtant elle a déjà apporté des réformes sociales positives et a ébauché la réforme agraire. Ce qu'il y a de constructif dans l'exemple mexicain il faut l'appliquer, pacifiquement, au Guatemala, pays lui aussi à majorité indienne. De retour au Guatemala, Asturias visite les provinces mayas : dans les villes et les campagnes, il recueille auprès des familles indigènes les témoignages et les documents qui lui permettront d'exposer dans sa thèse, avec une précision brutale, tous les aspects de la peu enviable condition indienne. Et de proposer des remèdes.

Entre-temps, il écrivait. Son premier texte important fut publié par la revue d'étudiants *Studium*, de Guatemala[1]. Il était intitulé *La cloche du purgatoire (El toque de ánimas)*[2] et devait constituer le premier chapitre d'un roman en préparation : *Le Christ acolyte (El acólito Christo)*. On y voyait comment un sonneur généreux

1. N° 8, janvier, février, mars 1922.
2. Nous avons publié une traduction française de *El toque de ánimas* dans le Supplément littéraire du *Monde*, n° 7506, du 1er mars 1969.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

avait l'idée de répartir ses économies et les richesses de l'église entre tous les pauvres du village, puis de mettre en branle toutes les cloches pour remercier Dieu au lieu de faire tinter la cloche des âmes du purgatoire. Le thème du récit fut inspiré à Asturias par un souvenir personnel des années 1917-1918. En compagnie de quelques étudiants, il avait l'habitude de se rendre pour les fêtes à Chinautla, un village proche de la capitale, très pittoresque avec son énorme cratère, sa rivière et son église coloniale ; une fois dans l'église, on sonnait les cloches. C'est en grimpant dans le clocher qu'Asturias avait eu l'intention de carillonner pour annoncer la répartition entre tous les gueux des biens de l'église.

Le Christ acolyte ne fut jamais achevé. Asturias conserve seulement un second chapitre intitulé *L'heure de la répétition*[1]. C'est une délicate fantaisie lyrique suggérée par les heures mornes et douces qu'il passait à l'église de la Parroquia Vieja où, entre deux cours à l'Université, il répétait des cantiques pour les fêtes. En attendant l'arrivée d'une jeune choriste, un enfant de chœur rêve, non sans impatience, auprès du vieil harmonium qui préside aux répétitions. L'ambiance est à la joie et à la féerie de Noël. Mais l'espérée ne viendra pas[1]...

Religiosité. Inquiétude sociale. Telles sont les caractéristiques des deux premières proses de M.A. Asturias. Entre ces deux pôles — la religiosité se changeant peu à peu en penchant spirituel pour le merveilleux, le magique, l'onirique, et l'inquiétude sociale le poussant à explorer tous les secteurs de la réalité guatémaltèque — se développera l'œuvre postérieure de Miguel Angel Asturias ; dans cet univers clos et rond, où roman et poésie se confondent, chaque nouveau livre sera un parallèle passant plus ou moins près d'un des deux pôles, quand il ne sera pas un méridien les unissant.

1. *La hora del repaso.* Nous avons réuni *El toque de ánimas* et *La hora del repaso* avec d'autres textes retrouvés dans une édition reproduisant également la thèse, aujourd'hui introuvable, de M.A. Asturias, *El problema social del indio*, Centre de Recherches de l'Institut d'Etudes Hispaniques, Paris, 1970.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

La thèse • « L'administration d'Estrada Cabrera, écrit Julio Bianchi[1], se caractérisa avant tout par la stagnation de tout progrès. Ce fut pour le Guatemala une léthargie d'un quart de siècle, tandis que tous les autres peuples avançaient dans le sentier du progrès. Les finances, l'économie, l'agriculture, l'éducation, les routes, le commerce extérieur et intérieur, l'armée, la police, tout sans exception sentit l'effet paralysant de ce dictateur qui, telle la fée de la légende, d'une piqûre de son dard plongea le Guatemala dans un sommeil profond dont il ne se réveilla qu'en entendant la voix magique de l'Acte des Trois Plis » (on appela ainsi l'acte annonçant la création du Parti Unioniste parce que son texte fut envoyé, imprimé sur trois plis, à tous les habitants).

C'est pour participer à ce réveil civique que, dans le courant de l'année 1922, Asturias et ses compagnons fondèrent l'Université Populaire. Gratuite, ouverte à tous les adultes, elle se proposait non seulement de réduire l'analphabétisme, mais aussi de donner dans un temps très court, par un enseignement pratique, une formation professionnelle aux travailleurs qui en étaient démunis. Les classes avaient lieu le soir, de sept heures à dix heures. Les professeurs, bénévoles, ne devaient exiger ni livres ni programmes ; l'assistance elle-même proposait les questions à étudier et à débattre. Indépendant, le nouveau système éducatif s'interdisait tout enseignement religieux ou politique ; dans l'esprit de ses fondateurs, l'Université Populaire devait apprendre à l'homme à être libre, tolérant, désintéressé, soucieux de son corps et de sa santé morale. Un tel idéal rappelait celui qui, un demi-siècle plus tôt, avait animé en Espagne don Francisco Giner de los Ríos quand il avait fondé la très célèbre *Institución Libre de Enseñanza*. Mais ici on ne s'adressait pas à la bourgeoisie ; c'était le peuple qu'on invitait à l'éducation.

Sans être toujours très bien comprise[2], l'Université Populaire forma plusieurs milliers de travailleurs guatémaltèques jusqu'en

1. Prologue cité.
2. En 1928, M.A. Asturias constatait : « *... après cinq ans, par paresse mentale ou manque de curiosité, l'Université Populaire reste incomprise. In* M.A.A., « Universidad Popular », *La arquitectura de la vida nueva,* Ed. Goubaud, Guatemala, 1928.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

1933, date où elle fut fermée par ordre du dictateur Jorge Ubico. De nouveau ouverte en 1944, elle joue actuellement un rôle important dans la vie sociale de la nation.

Au mois de décembre 1923, Asturias présentait sa thèse sur *Le problème social de l'Indien*. L'ouvrage, imprimé par Sánchez et De Guise à Guatemala, était un cri d'alarme destiné à réveiller les consciences assoupies des autorités du pays, persuadées que le problème indien était insoluble. *La réalité sociale indigène,* constatait Asturias, *présente des maladies chroniques si compliquées que leur guérison a été considérée impossible par beaucoup*. Les enquêtes menées dans les provinces indiennes aboutissaient à un noir bilan. L'isolement dans lequel la civilisation occidentale, apportée par le conquérant espagnol, avait laissé l'Indien, après avoir détruit sa civilisation, était à l'origine de sa dégénérescence. Celle-ci, au cours des siècles, avait été accentuée par des facteurs néfastes : la mauvaise alimentation, le manque d'hygiène, le travail excessif, les mariages prématurés, les maladies endémiques ou de propagation facile telles que la syphilis ou la tuberculose, et surtout l'alcoolisme. *Les villages indigènes donnent l'impression de grands lazarets, d'asiles de mendiants, de prisons de criminels, d'antichambres de cimetières ; et, au-dessus, en guise de ciel, s'étend une atmosphère d'eau-de-vie et de* chicha, *de chair qui se putréfie et d'organes qui s'asphyxient sans réagir, dans les affres d'une mort lente*. Mais comment guérir le mal ? Quelle *thérapeutique sociale* pratiquer ? Pour arrêter la progression de la dégénérescence, des mesures immédiates devaient être prises, et d'abord il fallait interdire, par une loi stricte, les unions prématurées, réduire à huit heures la durée du temps de travail et améliorer quantitativement et qualitativement le système alimentaire. L'hygiène et l'éducation compléteraient ce programme à court terme. Eduquer signifiait *préparer l'Indien à une plus saine compréhension de ses rapports sociaux, combattre ses superstitions sans le blesser, lui donner de nouveaux moyens pour ses cultures et lui faire prendre conscience de ses droits de citoyen, des obligations réciproques et de l'hygiène per-*

Retrouver ce titre sur Numilog.com

sonnelle, si négligée par lui. Mais le mal étant ainsi « retardé », il convenait de prévoir, pour un avenir plus lointain, un remède véritablement régénérateur. Et celui-ci ne pouvait être que le métissage. Si, aux Etats-Unis et en Argentine, le métissage avait donné d'excellents résultats, pourquoi ne pas y avoir recours au Guatemala ? L'immigration devait permettre d'apporter à la race indienne épuisée un sang vivifiant. *Un sang nouveau, voilà notre devise pour sauver l'Indien de son état actuel,* affirmait Asturias.

Est-il besoin d'ajouter que, plus tard, il écartera cette solution pleine d'un humanisme juvénile ?

LES LÉGENDES DU GUATEMALA

L'Europe • A la fin décembre 1923, ayant en poche son nouveau titre d'avocat et de notaire, Asturias s'embarquait pour Londres, avec l'intention de s'initier aux nouvelles méthodes de sociologie et d'amplifier sa thèse. La capitale anglaise lui parut froide et déconcertante. Pour la comprendre, il décida d'apprendre l'anglais et s'inscrivit à un institut de langues. En vain. Il se réfugia alors au British Museum, d'où il ne sortait que le soir pour regagner sa chambre d'étranger.

Le 12 juillet 1924, il arrivait à Paris, attiré par les réjouissances de la fête nationale française. Il n'en repartit pas. A Montparnasse, la Coupole et la Rotonde abritaient écrivains et artistes hispano-américains et à l'Université on étudiait les Mayas. Il s'installa dans un petit hôtel de la place de la Sorbonne, pour une longue période partagée entre l'étude, les amitiés littéraires et les premières grandes créations poétiques et romanesques.

A l'automne, il suivait au Collège de France les conférences que le docteur Capitan, chargé du cours d'Antiquités américaines, consacrait aux civilisations de l'Amérique centrale et aux Mayas. Mais

Retrouver ce titre sur Numilog.com

surtout, à l'Ecole des Hautes Etudes, il participait au séminaire de Religions de l'Amérique précolombienne, que dirigeait Georges Raynaud. Celui-ci mettait la dernière main à son exégèse des mythes quichés : *Les dieux, les héros et les hommes de l'ancien Guatemala, d'après le Livre du Conseil*. C'était en fait une nouvelle version française du *Popol Vuh,* le livre sacré des Indiens quichés, la « Bible des enfants du maïs » pour reprendre l'heureuse expression de Luis Cardoza y Aragon[1], que proposait Georges Raynaud ; en s'appuyant sur les découvertes les plus récentes des sciences humaines, notamment l'archéologie et l'ethnologie, il cherchait, avec une patience intarissable, les mots qui reflétaient le mieux le texte original. L'ouvrage terminé, il proposa à Asturias et à son compagnon d'études, le Mexicain J.M. Hurtado de Mendoza, de le traduire en espagnol. *Ce fut,* avoue Asturias, *une expérience épuisante mais très utile. L'exigence de Raynaud pour l'exactitude du vocabulaire et la fidélité à l'interprétation magique nous obligeait à passer du mot français au mot quiché et à chercher inlassablement des synonymes en espagnol*[2]. La traduction fut publiée à Paris, en 1927, sous le titre *Los dioses, los héroes y los hombres de Guatemala antigua* par les éditions Paris-América.

Le soir, Asturias retrouvait à Montparnasse des poètes comme Paul Fort et Léon-Paul Fargue, des romanciers comme Henri Barbusse et Romain Rolland, mais surtout le groupe des surréalistes : André Breton, Aragon, Paul Eluard, Tristan Tzara, Benjamin Péret et Robert Desnos, son meilleur ami. Aux écrivains français se mêlaient des écrivains étrangers, résidant à Paris ou de passage en France, Ilya Ehrenbourg, Gertrude Stein, Thomas Mann, Luigi Pirandello ; les Espagnols Pío Baroja et Miguel de Unamuno ; les Hispano-Américains Alejo Carpentier, Arturo Uslar Pietri, César Vallejo, Carlos Pellicer, Alfonso Reyes ; le caricaturiste Toño Salazar.

Dans la célèbre librairie de l'Odéon tenue par Adrienne Monnier, Asturias rencontra James Joyce, mais il semble que l'œuvre de ce

1. *Guatemala, las lineas de su mano,* Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1955.
2. De vive voix à C.C.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Monographies
Seghers

Miguel Angel Asturias, prix Nobel,
est le chantre lyrique de la grandiose nature
d'Amérique centrale.
Il fait revivre
en des rythmes débordants de musiques,
de couleurs et de parfums,
les mystères de l'âme indienne.
Écrivain engagé,
il fait passer dans son œuvre
toutes les révoltes et tous les espoirs
du peuple du Guatemala.

Claude Couffon, poète lui-même,
est l'un de nos meilleurs spécialistes
de la poésie de langue espagnole.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01447145 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre